

L'homme qui lisait Anna Karénine

Le quai de la gare se remplissait des habitués navetteurs qui rejoignaient la capitale, et leurs emplois respectifs. Notre homme, comme chaque matin, un porte document sous le bras, attendait debout, le dos droit. Le train n'eut que fort peu de retard, au soulagement des voyageurs, mais c'était un vieux modèle ; la compagnie venait d'acquérir de nouveaux trains, rutilants, flamboyants, chromés mais ce jour-ci c'était une montagne de poussière couverte de graffitis aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. L'homme monta et trouva une place assise. Il sortit de son porte-document un livre épais -Anne Karénine de Tolstoï – et reprit la lecture où il l'avait laissée la veille au soir. A l'arrêt de la station suivante, il ne put éviter de remarquer une jeune fille qui s'installa en face de lui. Elle était fort jolie, de cette fraîche beauté qu'ont la plupart des adolescentes, cheveux blonds, habillée de manière élégante mais neutre. Il continua sa lecture mais jetait souvent des coups d'œil par-dessus le bouquin et tombait ainsi droit dans le regard de la jeune fille qui maintenait le contact. Pas lui. Il avait remarqué qu'elle avait lu le titre du livre. Après deux minutes elle lui adressa la parole en ces termes :

- Excusez-moi mais j'ai remarqué votre livre. J'ai toujours eu envie de le lire et je me demandais si vous me le conseilleriez ?

Un peu interloqué notre homme prit une pause pour répondre une banalité

- Euh oui, c'est très beau.

Un silence, elle le regarde, il enchaîne :

- La littérature russe de cette époque c'est magnifique. Dostoïevski... Tchekhov...

- Oui je sais, répondit la jeune fille. Après avoir lu les livres de ma mère, j'ai découvert tous ces auteurs. Ma mère achète les livres que ses copines lui conseillent, les têtes de gondoles dont on parle dans les magazines féminins.

- Il n'est plus requis de savoir bien écrire pour être publié de nos jours.

L'homme vit plus loin dans le wagon, une dame d'âge moyen, concentrée dans son Pancol. Passé la bizarrerie initiale d'avoir été ainsi abordé, il voulait maintenant continuer à parler à cette fille. Il dit :

- Le pire vous savez, est que les romanciers modernes n'ont souvent plus rien à dire sur leur époque. C'est des vases vides, ils glosent sur la mort, l'amour, sur toutes ces choses humaines, mais quand il s'agit de leur demander une vision critique de leurs contemporains, de la politique, de la culture, il n'y a plus personne. La plupart des textes publiés de nos jours ne valent pas mieux qu'une rédaction d'adolescent, parfois réussie certes, mais juvénile.

Il se tut et craignit d'avoir abusé de la parole pour être pontifiant. A la fin de la tirade la jeune fille s'était mise à fourrager dans son sac. Elle en sortit un petit livre d'un auteur branchouille que notre homme détestait avant même d'avoir lu. Elle tendit le livre en avant :

- Il y a quand même des chouettes trucs, j'ai bientôt fini ça, c'est terrible !

- Je ne connais pas bien. Je ne l'ai pas lu, répondit il poliment. Il poursuivit :

- Tu as lu quoi comme auteurs russes ?

- J'ai lu « la mort d'Ivan Ilitch » et des extraits des autres auteurs. C'est grâce à mon prof de français. Je l'adore, c'est un passionné.

Bien qu'elle eût l'air fort jeune, notre homme l'imaginait au moins à l'université. Il se rendit compte tristement qu'elle était plus probablement encore dans le secondaire. Soudainement il ne trouva plus rien à lui dire et le manque d'intérêt porté à son livre semblait avoir refroidi la jeune fille à converser.

Comme le silence était long et gênant, la fille sortit son téléphone pour commencer à pianoter. Elle fut rejointe quelques stations plus loin par un ami à elle qui ne laissait lui aucun doute quant à son âge. Plongé dans Anna Karénine, notre homme écouta néanmoins leur conversation de gamins. Il s'en voulut énormément de s'être laissé aller à pareil émoi.

En quittant le train, elle ne manqua pas de lui souhaiter la bonne journée.